Extraits de l'Histoire Générale et Anecdotique de la Guerre de 1914

Par Jean Bernard, président de la Presse Associée de Paris.

(Suite)

Ceux qui auraient dû résister eurent le tort d'obéir (2), et la même semaine, à sa réception hebdomadaire, la comtesse de Bülow acceptait les félicitations comme si ce départ avait été une grande victoire du chancelier. Pour remercier de Bülow de ce succès, Guillaume II lui fit décerner le titre de prince.

(2) A la Chambre des Députés, dans la séance du 13 octobre 1915, eut lieu l'incident suivant que nous copions textuellement dans le Journal Officiel:

M. le lieutenant-colonel Driant. — Nous traversons un moment difficile, c'est entendu, mais la France en a bien vu d'autres. J'entends bien qu'on me dira; il y a la démission de M. le ministre des Affaires étrangères. Permettez-moi de le déclarer: nul plus que moi n'a de sympathies pour l'homme qui a été mis à la porte du ministère des Affaires étrangères sur l'injonction de l'étranger. (Mouvements divers).

M. Abel Fèvre. — On ne peut laisser dire dans une Chambre française qu'un ministre de France a été obligé par l'étranger de quitter son poste.

M. Etienne. — C'est de la légende. Je demande la parole.

M. le Président. — La parole est à M. Etienne avec l'assentiment de l'orateur.

M. Etienne. — Il y a, Messieurs, une légende qu'il ne faut pas propager, J'ai eu l'honneur de faire partie du Cabinet de 1905 où M. Delcassé était ministre des Affaires étrangères et j'affirme que M. Delcassé est parti de sa propre volonté. Jamais le Cabinet dont il faisait partie n'aurait subi l'humiliation d'être obligé dans ces conditions de se séparer d'un de ses membres. (Applaudissements.)

M. Dubief. —J'appuie ce que vient de dire mon collègue M. Etienne. (Applaudissements.)

M. le lieutenant-colonel Driant. — Je prends acte bien volontiers de la rectification de M. Etienne et je reconnais qu'il est mieux qualifié que moi pour connaitre pareil fait.... S'il le traite de légende, va pour la légende!

Ce n'est pas le moment, dans les circonstances où nous nous trouvons, d'entamer une polémique inutile sur ce sujet, mais il nous est bien permis, au point de vue de la vérité même des faits, de faire les plus expresses réserves, afin que, lorsque le calme nous le permettra, nous puissions, en toute confiance et en toute sécurité, raconter exactement comment les choses se sont passées.

M. Delcassé s'est toujours refusé à donner sur ce point la moindre explication. L'ancien ministre des Affaires étrangères doit avoir des raisons pour se taire; ces raisons, nous ne les connaissons pas, et il est probable, même, que si nous les connaissions, nous ne les approuverions pas, mais, enfin, chacun est libre de ses propres discussions, et ce n'est pas parce que M. Delcassé se tait que ceux qui savent doivent ne pas parler.

D'autre part, M. Georges Reynald, sénateur de l'Ariège, secrétaire de la Commission des affaires étrangères, a publié, dans la série des Pages d'Histoire de la collection Berger-Levrault, une étude confirmant que si l'on ne "démissionna" pas, au sens propre du mot, M. Delcassé, on l'obligea à donner sa démission.

Parlant des suggestions du prince de Donnesmark, M. Reynald écrit:

L'Allemagne, et c'était là le secret de son attitude, avait trouvé en France même un appui contre le ministre des Affaires étrangères; M. Rouvier n'aimait pas M. Delcassé; il lui reprochait de n'avoir pas, lors de la guerre russo-japonaise, *écité* à la finance française les lourdes pertes qu'elle éprouva pour n'avoir pas cru à l'imminence du conflit. De plus, M. Rouvier, mêle au monde international des affaires, avait puisé dans ces milieux des conceptions politiques spéciales et la croyance à des moyens plus efficaces que ceux employés par la diplomatie officielle.

M. Rouvier était donc entré en conversation et l'Allemagne avait profité de l'aubaine.....

Que M. Delcassé quittât le Quai d'Orsay et la France verrait aussitôt renaître la bienveillance de l'Allemagne et en constaterait les heureux effets. M. Rouvier se laissa convaincre et décida de se séparer de M. Delcassé, décision qu'il fit partager à la majorité des membres qui composaient son Cabinet....

Je le répète, qu'on n'ait pas demandé au sens propre du mot la démission de M. Delcassé, c'est possible, mais qu'on ait pris une attitude obligeant celui-ci à se retirer, c'est ce qui est indiscutable.

Quand le moment sera venu, car il arrive toujours une époque où il faut que tout se dise, nous préciserons davantage. Pour l'instant nous ne voulons que prendre date afin de ne pas laisser se créer, à rebours, ce que M. Etienne appelle une "légende".

Beaucoup préfèrent ce qui plait à ce qui est vrai et, suivant l'expression de Renan, ils ne demandent pas mieux de se laisser tromper par les légendes flatteuses. C'est possible, mais ce n'est pas de l'histoire et, en pareille matière, seule la vérité importe.

(1) Henri Welschinger, La Mission du prince de Bülow à Rome, p. 16.

Le prince de Bülow obligea la France à soumettre la question marocaine à la Conférence d'Algésiras; la défaite diplomatique fut complète.

A l'intérieur, il pratiqua une politique modérée. Il se montra violent et cruel pour les Polonais. Il poursuivit les augmentations de la flotte et de l'armée. Sa situation était devenue difficile par suite des empiétements de Guillaume II, qui contrecarrait la politique ministérielle; aussi, quand à l'occasion de la question de l'impôt sur les successions il fut battu à huit voix, il s'empressa de donner sa démission et ne fut pas retenu par l'Empereur. Il avait gouverné pendant douze ans, montrant "un tempérament de diplomate adroit et subtil un esprit habitué à jouer avec les difficultés, ami des choses pratiques, épris de la force, préoccupé des intérêts allemands, über Alles, marchant au succès par la ligne droite ou par la ligne oblique. Il avait fait preuve de lucidité, mais parfois aussi d'inclairvoyance. Quels que soient les reproches qu'on puisse lui adresser, il n'en demeure pas moins vrai que c'est un homme et un caractère" (1). Après sa démission, il s'en alla vivre à Rome dans la duxueuse villa de sa femme. Il fut remplacé par le sixième chancelier, M. de Bethmann-Hollweg, fonctionnaire de carrière, peu au courant des affaires étrangères et qui a essayé de les apprendre au cours des événements. Ayant apporté avec lui cette duplicité allemande qui est la caractéristique de la diplomatie prussienne depuis des siècles, il essaya de ruser avec tout le monde, ne s'embarrassant aucunement des traités, ces.... "chiffons de papier".

Tels sont les principaux acteurs d'hier et d'aujourd'hui du drame terrible qui ensanglante l'Europe, et dont nous pouvons maintenant continuer le terrifiant récit.

CHAPITRE XVI.

Le siège de Liége. — Le général Léman. — Effet merveilleux de la résistance de Liége. — Les douze forts. — Traîtrise allemande.—L'effet des obus de 420. — Lutte d'artillerie lourde.—Le bourgmestre de Liége. — Les otages.—Proclamation du bourgmestre. — Le Xe corps allemand. — Les préparatifs allemands à Liége.— Un boy-scout belge. — Héroïsme du fort de Chaudfontaine. — Bataille de canons. — La dernière lettre du général Léman. — La mission de Liége est remplie.

Dans la nuit du 2 au 3 août, les Allemands ont violé la frontière belge et dans l'après-midi du 4 août, une armée de 120,000 hommes a commencé le siège de Liége.

Liége était défendue par 12 forts, 6 sur la rive droite de la Meuse, 6 sur la rive gauche. Les quelques jours qui précédèrent la déclaration de la guerre, en prévision de l'invasion, le général Léman fit exécuter les derniers travaux. 20,000 ouvriers civils travaillèrent nuit et jour; de la frontière à Liége, tous les ponts tous les tunnels furent minés. On démolit de nombreuses villas étagées sur les coteaux et qui génaient le tir. A 40 kilomètres à la ronde, le général Léman réquisitionna tous les fûts, tout le blé et tout le bétail. Les optimistes le blâmaient de ce zèle qu'ils jugeaient inutile. A une personnalité, qui lui témoignait sa désapprobation, il répondit militairement:

"Votre blâme? Savez-vous ce que j'en fais? Je m'en f..... Vous me dites que la guerre n'éclatera pas? Alors vous m'enlèverez mes galons; mais si elle éclate, vous me remercierez à deux genoux (1)."

(1) Un témoin (Petit Parisien, 22 décembre). Histoire de la Guerre de 1914.

(A continuer.)

La Victoire qui continue

Un père conscrit qui a beaucoup parlé, — discours vifs, courts, incisifs, — et qui a beaucoup écrit, — articles longs, où l'éloquence s'élève quelquefois aux clairs sommets, où la métaphysique descend toujours aux opaques profondeurs, — ce sénateur se plaignait, l'autre matin, que la troisième République eût, comme Byzance, ses "silentiaires," garde fameuse qui avait pour office de clore les bouches imprudentes ou impudentes.

J'ai signé la pétition contre la censure politique; ayant mis leurs noms sur le document, quelques-uns y reconnurent des phrases de mon style. La liberté de la parole n'est pas un droit moins certain que la liberté de la plume. Plût aux dieux cependant, à ceux qui présidèrent à la naissance dû régime parlementaire et qu'adoraient Royer-Collard et Tocqueville, que des "silentiaires" eussent fermé à sa première phrase la bouche qui s'est ouverte à la Chambre dans la séance du 16 mars! Ils auraient rendu service à une cause qui me restera toujours chère et que de faux amis compromettent comme à plaisir. Il y a des parlementaires qui semblent avoir entrepris de suicider le régime parlementaire. Il n'est que temps de le défendre avec une sévère énergie. Machiavel parle quelque part "des yeux unitaires du peuple français." Les généralisations trop promptes sont injustes, très injustes. Mais la marée d'équinoxe qui couvre tout est aussi injuste: pourtant, elle existe.

Pour le Commandement des armées, à la hauteur où l'ont porte les événements, la reconnaissance de la nation et l'admiration du monde, il n'est pas besoin de dire qu'aucune offense ne peut l'atteindre. A l'heure même où se produisait ce misérable incident, trop longtemps supporté, il continuait à écrire l'une des plus grandes pages de cette guerre et de toutes les guerres: la victoire de Verdun, comme dit depuis plusieurs jours déjà quiconque a des yeux pour voir, après la victoire de la Marne et la victoire du Grand-Couronné de Nancy, la victoire de l'Yser et la victoire d'Yprès, la victoire de l'Artois et la victoire de Champagne. O soldats si grand et si beaux, si simples et si allègres, qui n'êtes candidats, dans la patrie encore envahie, qu'à la gloire et à la mort, vous savez, vous, ce que sont ces chefs, un Joffre et un Castelnau, un Foch et un Pétain, et tant d'autres!

Car la victoire continue à se développer, leur victoire, qui est bien à eux, officiers et soldats qui la font de leur sang, de leur stoïcisme inflexible et de leur confiance d'airain.

J'ai sous les yeux des notes écrites au jour le jour, du champ de bataille de Verdun, pendant la première partie de l'énorme lutte, par un officier supérieur. C'est d'un tragique intense dans une simplicité classique.

"Je suis toujours vivant, mais quelle horreur! C'est la plus grande bataille qu'on ait jamais vue... Les forts de Verdun crachent la mort sans répit; les cadavres allemands se comptent par dizaines de mille. Il y a cinq cent mille hommes en présence, et il en arrive toujours."

Du lendemain (28 février): "Il y a aujourd'hui une semaine que la bataille fait rage. Les Allemands avaient accumulé les plus effroyables engins, réuni leurs meilleures troupes. Ils n'ont pu avoir raison de nos soldats. Verdun est sauvé par celui qui a sauvé Nancy. Les troupes arrivent à jet continu. Les camions font la navette des points de débarquement au front, à raison de dix par minute. Les Allemands ont laissé à Douaumont des monceaux de morts. La citadelle de Verdun est intacte malgré ses blessures. Castelnau en face du kaiser; quelle joie pour nous tous de le saluer ce matin! quel bon sourire il a eu pour nous! La France a montré une fois de plus que, dans les plus grands périls, elle sait puiser dans le courage de ses soldats et l'énergie de ses généraux la décision qui assure la victoire..."

1er mars: "La mort n'est rien dans de telles fournaises. L'âme se met au niveau des événements. Ce sont ces minutes terribles qui créent les héros. Le cerveau se surchauffe, le cœur devient dur devant tant d'atrocités. J'ai vu, sans un mouvement de pitié, les masses de cadavres allemands qui remplissent les ravins de Douaumont... J'ai questionné des prisonniers; ils conservent l'espoir que les leurs prendront "Verdoun", mais leurs yeux se remplissent encore d'effroi quond on leur parle du 75... Brave 75! on ne criera jamais assez haut ses prouesses. Par moments, il tirait sur l'ennemi à 600 mètres; chaque obus fauchait au moins 15 hommes. Mais les Boches revenaient toujours plus nombreux... Maintenant, la situation est calée... Voici le général Pétain; toute l'armée connait son énergie et sa vaillance; il répand la confiance."

7 mars: "L'action perd de sa violence; les Allemands doivent commencer à comprendre qu'ils ne souilleront pas Verdun. La ville est démolie en partie, mais la citadelle a résisté, ses kilomètres de galeries taillées dans le roc sont intactes. Douaumont ne forme plus qu'un amas de décombres... Il a encore neigé; en ce moment, il y a une couche de 25 centimètres; mais, ici, la neige est rouge."

8 mars: "On revit, on tâche de revivre ces journées. L'empereur allemand avait besoin d'une victoire. Il a jeté en avant ses troupes d'élite, Poméraniens, Brandebourgeois, les piliers de l'Empire. Nos 75 les ont anéantis... Le nombre d'obus qui ont été tirés dépasse l'imagination; plusieurs millions. Le sol tremblait sans arrêt... On a calculé que, sur un seul point du front, large de 200 mètres et profond de 450, ils ont lancé plus de 80,000 projectiles, en majorité de 220 et de 305. Gaz asphyxiants et gaz lacrymogènes, jets de liquide enflammé: ils ont tout mis en œuvre et ils n'ont pas abouti... Mais Pétain était là, et Castelnau, donnant des ordres clairs, précis, aussi calmes qu'à la manœuvre... Quelle joie pour nous quand nous sommes rentrés l'autre nuit, au petit village de.... qui sera célèbre pour toujours, d'apercevoir Castelnau, à travers sa fenêtre sans rideaux, assis à une petite table éclairée par une seule bougie, donnant ses instructions pour la bataille du lendemain."

Ça, ce n'est pas de la littérature, de la politique. Voilà des hommes. Ceux de la Révolution et de l'Empire, soldats de Hoche et de Marceau et de Kléber, soldats de Napoléon, conviendraient, avec joie, qu'ils ne dépassent pas ceux-ci.

Je salue, dans sa tombe, voisine des lieux où il est glorieusement tombé, l'un de ces soldats au grand cœur, le lieutenant-colonel Driant, député de Meurthe-et-Moselle, héros de Verdun.

Le troisième acte (à l'heure où j'écris), se poursuit dans une sorte d'incohérence méthodique et farouche.

Après l'échec de l'offensive allemande contre le centre de nos positions, tentative conforme aux principes: "Quand on est à portée de frapper au cœur...", on annonça des opérations simultanées sur les deux ailes. Stratégie a large envergure, mais qui ne pouvait s'exécuter qu'avec des masses puissantes d'artillerie et d'infanterie, abondamment nourries par des réserves de munitions et d'hommes. Si la manœuvre d'ensemble ne s'est pas produite, c'est qu'apparemment l'état-major allemand n'a pas pu l'organiser. Il nest pas probable qu'il ait manqué à des troupes qui viennent de faire preuve, à nouveau, de ténacité et de bravoure. On doit supposer que certains moyens, matériels ou moraux, lui ont manqué.

"S'assurer la supériorité des feux, en détail comme en grand, tel est le principe tactique primordial du présent et de l'avenir." Commentant ce truisme, facile à comprendre, moins facile à réaliser, le général von der Goltz écrivait, en 1896: "Si le défenseur a suffisamment garni son front" — c'est ce que nous avons fait à l'est comme à l'ouest de la Meuse, — "et si l'assaillant ne peut lui opposer qu'une force égale," — c'est le résultat probable des horribles boucheries allemandes, — "on ne voit pas comment s'obtiendra cette supériorité du feu, ce serait d'avoir à sa disposition un plus grand nombre de combattants, de façon que l'assaillant fût à même de combler sans cesse les vides de la ligne de feu, alors que le défenseur finirait par ne plus pouvoir en faire autant. Il faudrait donc, pour réussir, que l'assaillant disposât d'une supériorité numérique écrasante."

Le général von der Goltz rejette donc, à priori, cette forme de l'attaque, "par trop simpliste et qui ramènerait à la tactique des peuplades barbares."

Ce n'est plus moi qui le dis. Voilà l'explication du martelage allemand, tantôt à l'ouest de la Meuse, contre le mamelon du Mort-Homme, tantôt à l'est contre le promontoire de Vaux.

Les coups de bélier, formidables, ont été répétés, trois sur le Mort-Homme, cinq sur le fort, le village et le chemin creux de Vaux. Ils ont échoué contre la solidité de nos poitrines et de nos positions, sous les feux croisés de nos artilleries de tous les calibres.

L'échec des Allemands à Vaux paraît avoir été plus meurtrier encore que sur la ligne Béthincourt-Cumières. Il restera à l'empereur allemand à expliquer comment ce fort de Vaux, dont la prise d'assaut avait couvert d'une gloire immortelle le général de réserve von Guretski-Cornitz et qui n'était plus le lendemain qu'un morceau inhabitable de décombres, vient de remplir une fois de plus d'innombrables cadavres les ravins qui descendent vers la Voivre.

S'acharneront-ils? De nouveau sur le centre ou, de nouveau, sur notre gauche? La garde — qui n'est plus la garde de 1914, — ne paraît pas encore avoir donné. La garde de 1914 n'avait pas été plus heureuse devant Ypres que les infanteries des 4e et 6e armées (duc de Wurtemberg et kronprinz de Bavière).

Ni la tactique des peuplades barbares n'a encore dit son dernier mot, ni la stratégie des nations civilisées.

POLYBE.

Royal Perfume Company
FABRICANTS
225 RUE ROYALE
Nouvelle-Orléans, Lne.
TOUS GENRES DE
FINES PARFUMERIES FRANÇAISES
Les commandes par la Malle sont promptement remplies. Nous défrayons le coût des colis postaux.
Extrait de Magnolia Doux.
Extrait de Fleurs d'Acacia.
Extrait Azura.
Extrait de Peau d'Espagne.
Extrait de Fleurs des Indes.
Extrait de Vétiver.
Bouquet d'Orléans.
Chaque extrait, 75c l'once.
J. H. TINDEL, Parfumeur,
Anciennement avec la Doussan Co.
25 mars—1m
En faisant vos emplettes mentionnez l'Abeille, S. V. P.

CHAMPAGNE
LOUIS ROEDERER
REIMS
(Exigez l'Etoile Comme Garantie)
PAUL GELPI & FILS
AGENTS
227 Rue Decatur Nouvelle-Orléans
En faisant vos emplettes mentionnez l'Abeille S. V. P.

TOITURES
Frocées, plissées "V", en escalier.
Tuiles en métal galvanisé.
Fourneaux et poêles à huile.
B. V. REDMOND & SON,
314-316-318-320 rue Chartres.
19 jan—1 an
En faisant vos emplettes mentionnez l'Abeille, S. V. P.

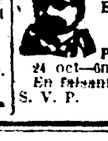
L. MONROSE ET FILS,
Assurances en Général
Feu, Tornado, Vie, Accidents.
Bureaux 512—13—14 Batisse Hennen
Représentant:
Atlas Assurance Company, Ltd., de Londres; Commercial Union Assurance Company, de Londres; Commercial Union Fire Insurance Company, de New York; The Employer's Liability Assurance Corporation, Ltd., de Londres, Angleterre.
6déc—1a dim

A. CRESSON,
PEINTRE ET COLLEUR DE PAPIER
PEINTRE-DECORATEUR ET MARBREUR
515 RUE BOURBON.
Phone Main 4192-W. Prix fournis avec plaisir.
19 déc—6m dim

NEW ORLEANS ENGRAVING AND ELECTROTYPE CO. LTD
F. BALDSTEIN L. PLATZ
dim

F. J. BUISSON
1212-14-16 RUE NORD LIBERTE.
Tous Travaux dans le Plombage et Chauffage par la Vapeur.
Téléphone Hemlock 98.

CHAPEAUX CHAPEAUX
Nous nettoyons et mettons à la forme tous genres de chapeaux et nous les rendons comme neufs. Chapeaux de Panama et de Paille sont notre spécialité. Tout ouvrage est garanti.
THE PHILADELPHIA
510 Rue Royale, Coin St-Pierre. J. Schultz, Prop.
9 av—3m—dim

E. CLAUDEL OPTICIEN

918 RUE DU CANAL
Successeur de E. & L. Claudel
En face de la plus grande Maison Blanche.
Près Baronne
Pas de Succursale. Verres de Course.
24 oct—6m—dim
En faisant vos emplettes mentionnez l'Abeille, S. V. P.

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No 69 Commencé le 3 février 1916.

Les Deux Petiotes

GRAND ROMAN PARISIEN

Par

HENRI KEROUL

(Suite.)

Et voilà comment, depuis six mois, j'bats le pavé, à la recherche d'une position sociale, sans pouvoir décrocher le gagne-pain quotidien...

Je marche comme le Juif-Errant, mais partout la vue de mes papiers m'a fait fermer la porte...

Alors, voilà... j' m'amène à Paris...

J'ai entendu dire qu'y en a qui sont venus le conquérir en sabots...

Pourquoi donc que j' ferais pas comme eux?...

D'autant plus que j'ai des chaussures, moi, des vrais ripatons, ce qui est bien une supériorité!...

Et il levait son pied, lamentablement chaussé de lambeaux de vieux cuir, troués, crevassés, suintant l'eau par toutes les déchirrures.

— T'as des papiers? interrogea Mon Mignon, chez lequel subsistait un reste de méfiance.

L'autre retira sa casquette, prit dans la doublure un carnet à la couverture fatiguée, crasseuse, et le tendit silencieusement à son interlocuteur qui le prit.

Mais, comme curieusement tout autour de lui des têtes s'allongeaient pour voir, le cou tendu:

—Ah! non, pas tous, se récria l'ancien hôte de la prison de Clermont, pas besoin que j'affiche comme ça l'honneur de ma famille!

Et s'adressant à Mon Mignon d'une voix que l'alcool empâtait.

— Toi... c'est autre chose... je te gobe!...

Tu seras mon poteau, si tu veux... toi, mais toi seul.

Les autres, j'veux pas!

— Il a raison, déclara Mon Mignon en repoussant brutalement les camarades... les affaires de chacun, ça ne regarde pas tout le monde...

— Eh bien! et toi? clamèrent les autres...

— Moi! il vient de vous le dire, c'est pas la même chose!

J'serai son poteau... Pas, mon vieux copain d'Alcide? questionna-t-il après avoir lu...

Et, dans une étreinte fraternelle, il le serrait sur sa poitrine.

— Alcide!...

— En v'là un nom!...

C'est pas un nom!... Alcide!...

Une voix avinée chanta:

— Vive Alcide, de Normandie!...

La plaisanterie fut du goût de l'assistance, qui reprit en chœur le refrain fameux des Cloches de Corneville, tandis que le nouveau client de monsieur Eugène repliait soigneusement les papiers confiés à "Mon-Mignon" et les replaçait dans sa casquette, entre la doublure et le drap.

Cependant, le patron avait apporté, dans un grand bol d'étain, un punch flambant, dont le reflet jetait sur les faces des teintes verdâtres de cadavre.

Alcide, lui, après avoir heurté sa potée de cidre au saladier, l'avait portée à ses lèvres et, les paupières closes, l'ingurgitait avec un recueillement religieux.

Sans doute, ce soir-là, son âme était-elle portée à la mélancolie.

Dans le liquide son nom qui lui humectait le palais et cascadait dans son gosier avec de joyeux glou-glous, s'évoquait l'image du pays natal et des années lointaines envolées à jamais...

Pour un peu, les fumées de l'ivresse aidant, il eût pleuré.

Mais brusquement, il posa sur la table le bol à l'oreilles qu'il tenait dans sa main, clamant d'une voix enrouée:

— Du pur jus, ça!...

Du jus de vache! oui, mais du cidre, jamais de la vie!... Et de la vallée d'Auge, encore!

Eh! patron! faudrait pourtant pas te payer la fiole des clients, parce qu'autrement, les clients qu'aiment pas qu'on les prennes pour des poires vous disent bonsoir et ne reviennent plus!...

Du pur jus!... Ah! malheur!

Et, tendant sa bolée à Mon Mignon:

—Tiens, goûte-moi ça; tu me diras si c'est moi qu'es saoul, on bien si c'est du pur jus, comme prétend cette fripouille de mastroquet.

L'expression fit bondir M. Eugène qui s'avance furieux:

— Eh dis donc! toi, l'oiseau inconnu, c'est-y que tu désires être sorti?...

T'as qu'à commander, on va te servir...

D'un geste significatif, il retroussait ses manches et, appuyé des deux paumes sur le rebord de la table, se penchait menaçant vers le consommateur.

Mais non, mais non, t'as pas compris, patron... Tu vois bien qu'y n'sait pas c'qu'y dit...

Mais Alcide se rebiffa:

— Pas c'que j'dis!... pas c'que j'dis!...

"En v'là une verte... j'dis que... Ben j'dis que c'est pas pur jus!...

"Tiens! v'là c'que j'en fais de ton pur jus, v'là c'que j'en fais!

Il saisit le bol, et en envoya le contenu à la volée par la salle.

Pour le coup, M. Eugène ne put retenir son indignation.

Froissé jusqu'au plus profond de son amour propre professionnel, il empoigna Alcide à la gorge, grondant:

— Attends, monsieur Pur Jus! tu vas voir de quel bois je m'chauffe!...

Et il le secouait, sans que l'autre engourdi par l'ivresse, songeât à opposer une résistance sérieuse.

Ce fut encore Mon Mignon qui intervint:

— Eh! bougre d'idiot, dit-il, au lieu de le secouer comme un prunier qu'a pas d'prunes, tu ferais bougrement mieux de nous remettre ça...

Tu paies un autre saladier, pas mon vieux Pur Jus?

Pur Jus !!

Ce fut par toute la salle un homérique éclat de rire:

Pur Jus!... le sobriquet était en situation, et de toutes les bouches, les deux syllabes jaillissaient...

— Tiens, fit monsieur Eugène, le v'là baptisé, le client.

— Oh! pas encore, rectifia Mon Mignon, faut auparavant qu'il ait reçu sur le front l'eau instraie, comme disent les ratichons.

Apporte un autre saladier, Eugène; on va voir à procéder dans les formes, à la cérémonie.

Alcide remuait dans sa poche la monnaie qui dansait avec un bruit sonore, disant d'une voix de plus en plus avinée:

— Oui, oui, allez toujours, c'est moi qui régale.

Il se sentait à son aise...

Dans la salle régnait une chaleur lourde qui le pénétrait, tandis que ses vêtements trempés de pluie séchaient, en répandant dans l'air une légère vapeur, et que ses misérables chaussures dégorgeaient tout doucement l'eau dont elles étaient imbibées, formant sur le plancher des petits ruisselets noirâtres.

De bons copains l'entouraient, dont les prévenances lui faisaient du bien à l'âme; et il avait la perception bien nette que c'en était fini de se balader par les routes, sous le soleil et sous la pluie, en quête d'un ouvrage qu'au fond il n'était guère pressé de trouver.

Il avait assez travaillé comme ça durant douze ans dans les ateliers de Clermont et autres lieux.

Il avait soif d'un repos bien gagné, et ce repos auquel il aspirait, il devinait vaguement qu'il était prêt à toutes les besognes pour le conquérir.

Sans qu'il sût pourquoi, son instinct lui disait que la capitale seule était susceptible de le lui assurer.

Il se souvenait des conversations à mi voix des camarades de préau, là-bas, à la Centrale.

Certains détails lui revenaient maintenant à la mémoire, plus nets, plus précis, et il se trouvait — la chaleur de l'alcool aidant — le cœur moins chaviré que lorsque, tout à l'heure, il déambulait sous l'averse, dans la rue de Levallois...

Mon Mignon proposa:

— Encore un saladier,... Pur jus?...

— Encore!... répondit Alcide d'une voix qui bafouillait...

Les autres se poussaient le coude à la dérobée, tout en échangeant des regards en dessous...

Peut-être bien, ce gaillard-là représentait-il l'occasion que guette chaque brave garçon, amateur d'une monnaie qu'il n'a d'autre peine que de cueillir dans la poche de son semblable.

Peut-être bien qu'à la sortie, après l'avoir travaillé soigneusement par quelques saladiers, pourrait-on, sans grand risque inventorier son portemonnaie.

A continuer.